Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . . . $ 4.00
Un An par la Poste . . . . $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . . $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No 159 OTTAWA, MARDI 4 AOUT 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture Assemblée Législative

LE COMTE DE PARIS

A STOWE-HOUSE

Qui ne connaît pas les châteaux anglais, en ignore l'opulence et la splendeur. Il est peu de nos grands seigneurs qui ne semblent des gueux à côté de ceux d'ici, et c'est ainsi qu'en un des domaines du feu duc de Buckingham et Chandos, aujourd'hui propriété de sa fille, M. le comte de Paris a trouvé une résidence plus vraiment royale qu'aucune de celles qui lui appartiendraient, s'il portait la couronne de ses pères.

De Londres à Stowe House, deux heures de chemin de fer, à travers une campagne semblable à ces parcs si justement dénommés anglais — ondulée vallonnée, trop verte trop ratissée, trop propre, succession de pièces de trèfle monstre et de luzerne de la terre promise, de gras pâturages où les bêtes enfoncent jusqu'au ventre dans l'herbe humide, enclose de haies luxuriantes, toutes fleuries d'épines blanches et roses, avec des touffes de genêts d'or et des champs de marguerites de neige faisant une symphonie de couleurs vives, d'une intensité à aveugler, inattendue sur cette terre brumeuse. Des villages d'opéra —comique, en briques roses, l'église pierre grise dressant son clocher pointu recouvert d'ardoises au dessus des houblonnières vertes et de jolis vergers normands, où commencent à jaunir les pommes et où finissent de rougir les cerises.

En débarquant sur le quai de la petite station de Buckingham, isolée au milieu des prairies, on s'étonne de voir les indications de service répétées en français ; sortie, passage interdit au public, salle d'attente des hommes, salle d'attente des dames, salle d'attente générale — quoique le costume de voyage n'ait rien de commun avec le costume de bain, cette décence est de règle dans toutes les gares de la chaste Albion. Le *station master* — je veux dire le chef de gare — m'explique que c'est pour la commodité des nombreux visiteurs de M. le comte de Paris. Voilà qui en dit long sur les empressements dont la longueur du trajet, compliqué d'un changement de train, n'empêche que les princes proscrits en soient l'objet. Et que parle t on de la morgue britannique, du dédain des insulaires pour les étrangers ? Si le prince de Galles exilé venait demander l'hospitalité à Yvetot ou à Montargis, j'imagine que les Compagnies de chemin de fer ne songeraient pas à lui faire la même politesse.

La voiture qui est venue chercher les invités du Prince traverse la ville, masquée derrière un rideau d'arbres, en montant une large rue escarpée, où les petites maisons basses alignent derrière de minuscules jardinets leurs façades rouges habillées de chèvrefeuille, de clématite et de rosiers grimpants. Morne petite ville déserte et silencieuse, suintant cet ennui provincial qu'aggrave encore dans la vieille Angleterre la sévérité puritaine de la vie domestique. Stowe-House, nous a t-on dit, est à quatre milles de Buckingham. Cependant, dès la dernière maison, on entre sur l'*estate*, comme sont appelées ici ces immenses propriétés privées quasi-égales à des principautés d'Allemagne. Le massif portail de pierre franchi, on voit s'allonger à perte de vue, en montant vers l'horizon, le ruban jaune d'un chemin coupé en droite ligne dans l'herbe, entre deux rangées d'ormes gigantesques, jusqu'à une autre porte aperçue tout au loin — une avenue de quelque chose comme trois kilomètres de long, auprès de laquelle celles de nos plus beaux châteaux feraient l'effet des allées d'un jardin d'Asnières.

Au-dessus de l'arche de pierre fermée d'une grille, qui marque l'entrée du parc proprement dit, est hissé le pavillon tricolore. On est Parisien et sceptique, on serait fort offensé d'être traité de chauvin, et pourtant cela fait quelque chose de voir ce lambeau de patrie flotter aux vents insulaires. Si l'on était bien sûr de n'être pas aperçu dequelque promeneur caché derrière un de ces troncs archiséculaires, on saluerait au passage. Par déjà d'immenses pelouses coupées de bouquets d'ormes, de chênes et hêtres pourpres, le château se dresse dans un recul formidable, énorme bâtisse jaune clair à toit plat, sorte de caserne pompeuse faite d'un pavillon central en façon de loggia italienne, flanquée de deux longues ailes. Style déplorablement gréco égyptien, abâtardi des croisements les plus extravagamment composites qui soient jamais éclos dans la cervelle d'un architecte en délire. Le siècle dernier s'est rendu coupable de nombre de ces crimes, en Angleterre plus encore qu'ailleurs. De loin, pourtant, Stowe-House se sauve par son air de grandeur, et les gens qui tiennent absolument à retrouver dans le nouveau, le déjà vu, peuvent y découvrir une vague analogie avec l'Orangerie de Versailles.

On a tout le temps de contempler ce chef-d'œuvre, car pour parvenir au perron central, c'est encore une promenade de trois quarts de lieue à travers le parc, en contournant des prés fleuris où s'ébattent les daims fauves tachetés de blanc, les mignonnes chevrettes et les cabris folâtres qui, presque apprivoisés, regarde d'une mine mutine la voiture rouler sur le sable. Ailleurs, ce sont de gros moutons blancs qui semblent sortis d'une ménagerie de Nuremberg, et de belles vaches placides, au poil brun lustré comme celui d'un pur sang, levant vers les visiteurs leur mufle humide et leur grand œil très doux.

C'est dans ces allées au sol élastique et ferme, ombragées par les dômes énormes d'arbres comme on n'en voit qu'en Angleterre, que les princes galopent leurs chevaux chaque matin, et on ne saurait trouver une meilleure piste de manège, encadrée dans un paysage délicieusement harmonieux.

L'intérieur du château répond aux proportions de l'extérieur. Un escalier qui fait songer à l'entrée des Propylées donne accès dans un vestibule où tiendrait à l'aise un appartement du boulevard Malesherbes. En le traversant, on se trouve dans le hall, immense rotonde coiffée d'une coupole à caissons et éclairée par le haut; évidemment inspirée du Panthéon d'Agrippa. Le rumoir, où chacune des niches qui rompent la muraille forme comme une petite pièce dans la grande, est assez vaste pour que l'entretien de plus confidentiel puisse être tenu à l'une des extrémités, sans qu'il soit nécessaire de baisser le ton, crainte d'être entendu à l'autre. D'un des côtés du hall s'ouvre une salle à manger conçue en vue de ces banquets du moyen âge, où des paons dans leurs plumes, des cerfs garnis de leurs bois, des pâtés en forme de bastille et des bœufs rôtis tout entiers étaient servis à l'appétit formidable de paladins habillés de fer. On ne fait que la traverser pour gagner celle, plus modernement bourgeoise, où une vingtaine de convives peuvent s'asseoir à la table du prince.

De l'autre côté, un grand salon rouge, un moins grand salon bleu et la longue bibliothèque éclairée par quatre énormes baies vitrées, où M. le comte de Paris a établi son cabinet de travail, en commun avec la princesse. A chacune des extrémités, chacun d'eux à son bureau, et au dessus de celui du prince, les trois couleurs d'un drapeau apporté à Stowe House, par je ne sais plus quelle délégation royaliste font un coin de France de cette claire, calme et studieuse retraite.

Autour d'eux, de nombreuses photographies de famille, parmi lesquelles celle de Mme la comtesse de Paris en aïeule, tenant sur ses genoux les deux petits princes, de beaux enfants blonds et éveillés, de type très Bragance. Sur un chevalet, le portrait encadré de peluche vieil or de la reine Amélie, exécuté pas son époux. Le désir de ne pas s'abandonner à la vaine flatterie ne saurait faire méconnaître que c'est une peinture d'artiste et non une peinture de roi.

Le rez-de-chaussée, très surélevé, du château comprend encore une salle de billard, un salon transformé en chapelle, et les appartements privés de M. le comte et de Mme la comtesse de Paris, ainsi que ceux des jeunes princes et princesses. A l'unique étage, de nombreuses chambres occupées par la suite, et qui, par une singulière maladresse architecturale, n'ont de vue que sur les toits, comme celles de l'attique du palais de Versailles. Le long de la façade un parterre français, découpées en corbeilles de fleurs disposées symétriquement. De la loggia central, la vue s'étend sur une perspective infiniment verte d'herbages et de feuillées, semée de petits édicules en forme de temple antique, ces fabriques empruntées aux villas romaines si fort au goût du dix-huitième siècle.

Tout près du château, la chapelle protestante ouverte le dimanche au peuple des fermiers et des gardes. A travers les prairies coule paresseusement une rivière tortueuse, ourlée de joncs grêles et d'iris bleus, et de place en place miroite la tache glauque d'un étang fleuri de nénufars, où M. le comte de Paris se délasse du labeur de son énorme correspondance et de ses lectures considérables en pêchant à la cuiller des brochets et des carpes — passe temps qui lui est à peine une trêve, ses secrétaires souvent allant le relancer jusque là pour lui parler d'affaires. Une grande paix, un profond silence, une solitude presque absolue, car dans cette immensité sont noyés le mouvement du service et les allées et venues des visiteurs. C'est triste, au fond, sous ce ciel brouillé et ce soleil pâle, dont les rayons sont comme ouatés d'une légère brume grise, chargée d'humidité et de mélancolie.

Telle est la retraite du prince exilé. Il ne lui trouve qu'un défaut: la distance de Londres — non pour lui qui y va peu, pour Mme la comtesse de Paris non plus, qui s'y rend moins encore, mais pour ceux qui les viennent visiter, fort nombreux au témoignage du *station master* de Buckingham. N'ayant voulu que donner un croquis de Stowe House, je n'ai pas à parler de la bonté avec laquelle les princes accueillent les Français, qu'ils y veulent bien recevoir. Elle est connue de tous ceux qui ont eu l'honneur de les approcher. Mais dans cette parfaite bienveillance, il ne faudrait pas voir uniquement la bonne grâce princière qui est un des devoirs de leur état. Le bonheur de voir des compatriotes y est au moins pour autant, et si quelqu'un pouvait le ressentir plus vivement que M. le comte de Paris, ce serait la princesse, dont l'amour pour la France éclate dans chaque parole.

AMEER BEN ALI AU PENITENCIER

Le correspondant du NEW YORK WORLD à Auburn a eu la curiosité d'aller visiter Ameer Ben Ali au pénitencier.

On sait, dit le WORLD à ce propos, que le pauvre Arabe, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre de la vieille femme Carrie Brown, dite Shakespeare, est au pénitencier d'Auburn depuis lundi dernier. Le travail qu'on lui a assigné n'est pas bien dur ; on l'a placé dans l'atelier pour la fabrication des balais. Lorsque le journaliste est allé le voir, Ameer Ben Ali a été conduit au bureau du directeur du pénitencier, M. Dusrton, qui a assisté lui même à l'entrevue. L'Arabe a compris, ou du moins à peu près, la plupart des questions qui lui ont été posées, et il y a répondu dans un anglais à peine intelligible. « Aimez vous la vie de la prison ? a demandé le correspondant du WORLD. — Il n'y a rien comme la prison, a répondu le forçat en souriant. — Croyez-vous, a demandé alors M. Durston, que vous puissiez apprendre à faire des balais ? — Je regarde, et je tâche d'apprendre, " a dit Ameer Ben Ali. — Vous savez, a repris le directeur du pénitencier, que nous ne voulons pas que vous nous donniez de désagréments. — Non, pas de désagréments", a répondu le prisonnier, tandis qu'un gardien le ramenait à l'atelier.

Les administrateurs du pénitencier, ajoute le WORLD ne s'attendent, en vérité, à aucun désagrément avec Ameer Ben Ali ; plusieurs d'entre eux même expriment l'opinion que le pauvre Arabe est incapable de faire du mal à une mouche, et ils sont convaincus qu'il est absolument innocent du crime, pour lequel il a été condamné. "

Les Chevaux de Bataille

DE NAPOLEON

Le DAILY MAGAZINE, qui est la plus ancienne et la plus importante des revues anglaises consacrées au sport et à la vie agreste, vient de publier deux notices fort intéressantes, dues à la plume de l'honorable Francis Lawley, fils de lord Wenlock, sur les chevaux de bataille que montait Napoléon dans ses principales campagnes.

M. Lawley commence son récit, par la reproduction d'un entretien qui eut lieu à Sainte Hélène entre l'Empereur et Barry O'Meara, le médecin irlandais.

Parlant des engagements au cours desquels il avait couru le plus de dangers, Napoléon estima que c'était au commencement de sa carrière, à Arcole, où son cheval, rendu fou par une blessure, s'était emporté et avait galopé droit sur l'armée autrichienne. Se jetant dans un marais, où il avait plongé jusqu'au cou, le cheval s'était subitement affaissé dans les affres de la mort ; son maître avait failli être écrasé sous lui et ensuite pris par l'ennemi. En somme, Napoléon disait avoir eu dix huit ou dix neuf chevaux tués sous lui, depuis Arcole jusqu'à Waterloo !

M. Lawley fait remarquer que ce chiffre n'a rien d'invraisemblable, attendu que le maréchal Blücher en perdit au moins autant dans ses campagnes, et que le général Forrest, un des plus brillants officiers de l'armée du Sud pendant la guerre civile aux États Unis, a vu trente chevaux succomber sous lui dans l'espace de quatre années.

Il va sans dire que nous sommes mal renseignés sur les origines et l'histoire de la plupart des chevaux de Napoléon. Cependant il n'en est pas de même pour quelques-uns d'entre eux, et M. Lawley a pu réunir des détails fort intéressants sur *Marengo*, que montait l'empereur à Waterloo ; *Austerlitz ; Marie*, une jument grise ainsi nommée, d'après sa seconde femme ; *Ali* et *Jaffa* Des gravures nous montrent même *Marengo* et *Ali* dans le DAILY'S MAGAZINE d'après des portraits originaux existant encore en Angleterre, et il paraît que, comme presque tous les chevaux de Napoléon, ils étaient gris ou blancs.

Le plus célèbre des cinq est *Marengo*, dont le squelette se trouve à l'Institut militaire de White hall à Londres, et dont un des sabots, converti en tabatière, est dans le *mess* des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante : " Sabot de *Marengo*, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo. "

Autour du sabot est cette autre inscription : " *Marengo* était blessé à la hanche gauche, lorsque son maître le monta à Waterloo, sur le le chemin creux aux avant postes. " Il avait été souvent blessé dans les batailles précédentes. Si nous pouvons nous rapporter à cette inscription, Napoléon aurait monté ce cheval pendant quinze ans au moins, depuis *Marengo* jusqu'à Waterloo, ce dont il est permis de douter.

Quoi qu'il en soit, *Marengo*, dont le portrait aussi bien que le squelette se trouve à l'Institut militaire, était bien le cheval que montait l'empereur à Waterloo, et c'est de lui que veut parler le colonel Chartras dans son " Histoire de la campagne de 1815 " lorsqu'il dit :

" Des trois maladies dont souffrait Napoléon pendant la campagne de Belgique, il n'en est pas une qui ne rende très pénible l'exercice du cheval. Aussi c'était une difficulté pour lui de se mettre en selle et une souffrance de s'y tenir. Il fallait l'aider à monter à cheval, ainsi que pendant la bataille de Waterloo, où Napoléon, voulant monter brusquement, reçut une aide si empressée et si maladroite qu'il fut poussé par-dessus la selle du côté opposé du montoir, ce qui lui donna un court, mais violent accès de colère "

C'est aussi *Marengo* qui le porta jusqu'à Charleroi après la bataille, mais M. Lawley n'explique pas comment Marengo est venu finir ses jours en Angleterre, et c'est là ce qu'il aurait été très intéressant de savoir. Peut être est il devenu la propriété du même gentilhomme français, qui vint en Angleterre vers 1815 et qui loua un château à Glassenburg, dans le comté de Kent, pendant la minorité du propriétaire. Ce locataire (dont le nom, malheureusement, n'a pas été conservé) était un ami de l'empereur Napoléon, et avait amené avec lui un autre de ses chevaux de bataille, *Jaffa*, un arabe que Napoléon avait pris en Egypte. Le vieux cheval reçut les meilleurs soins à Glassemburg, mais en 1829, — il avait trente sept ans ! — il était devenu si faible que l'on crut devoir l'abattre. Le fils de celui qui a tiré le coup de fusil est encore fermier dans le pays. On voit aussi, dans le parc, une petite colonne avec l'inscription sur la pierre :

SOUS CETTE PIERRE REPOSE
« JAFFA »
LE CÉLÈBRE CHEVAL DE BATAILLE
DE NAPOLÉON,
AGÉ DE 37 ANS

C'est lord Wolseley, très versé dans tout ce qui touche à Napoléon, qui a fourni ce renseignement, si curieux à M. Lawley. Un autre des admirateurs de Napoléon en Angleterre a prêté à l'auteur le portrait du cheval *Ali* au pied duquel se trouve la légende suivante :

« ALI »
Cheval de bataille de Napoléon

« Ce cheval fut pris en Egypte sous Ali Bey et monté par un dragon du 18e régiment. Capturé par les mamelouks et repris par les Français, il attira l'attention du général Menou, qui l'amena en Europe et le remit comme cadeau au Premier Consul. Depuis lors, l'Empereur le monta dans toutes les batailles, et, tout dernièrement, à celle de Wagram, où il était en selle depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir. L'artiste a dessiné *Ali* d'après nature à Schœnbrunn. »

Il faut faire la part de la confusion, voire même de l'exagération, qui existe, pour ce qui concerne les noms des chevaux montés par Napoléon, dans ses différentes batailles, mais il n'y aurait rien d'improbable à ce que les deux chevaux *Marengo* et *Ali* aient été utilisés le même jour, car Mme de Rémusat dit dans ses « Mémoires » que son maître fatiguait souvent quatre ou cinq chevaux dans la même journée.

Cela expliquerait la contradiction apparente entre la légende qui attribue à *Marengo* l'honneur d'avoir porté Napoléon à Austerlitz et les « Mémoires du général Vandamme » qui parlent d'un « cheval arabe gris de fer, ayant un mètre soixante, et baptisé *Austerlitz* après la victoire ». Il est certain que Napoléon avait un cheval qui portait ce nom et correspondait à la description du général Vandamme, car il existe un portrait de lui à Londres, dans l'hôtel de lord Roseberry, qui est l'homme, en Angleterre, le plus versé, après lord Wolseley, dans tout ce qui concerne l'epopée napoléonienne.

Pour ce qui regarde la jument *Marie*, M Lawley a eu la bonne fortune de rencontrer un vieux Mecklembourgeois, fixé en Angleterre et très connu de la duchesse de Cambridge, dont une des filles a épousé le duc régnant de Mecklembourg-Strélitz.

Ce vieillard, qui porte le nom de Schallehn qui est âgé de plus de quatre-vingt-quinze ans, se souvient que, lors de la marche sur Moscou de l'armée française, plusieurs régiments de cavalerie ont traversé la petite ville d'Ivenach, dans le duché de Mecklembourg. Le général Lefebvre-Desnouettes y a remarqué plusieurs chevaux pur sang de grande beauté, appartenant au baron de Piessen, entre autres une jument grise qui était de la souche de Knig Herad, un des plus fameux étalons du stud book anglais. Le général s'en est emparé et l'a envoyé à l'Empereur qui lui a donné le nom de *Marie*, celui de sa seconde femme, et l'a monté pendant une grande partie de la campagne de 1813.

Plus tard, cette jument est retombée, on ne sait pas comment, entre les mains des Prussiens qui l'ont remise au baron de Plessen. Elle est morte à Ivenach, et M. Schallehn raconte qu'il a souvent vu son squelette que les héritiers du baron de Piessen conservent pieusement dans le vieux château à Ivenach.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche,

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHE DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

GRANDE
REDUCTION
Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
J. F BELANGER
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Superior Jewel"

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de
Charbon Bitumineux et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Henry
Bloc Russell, Rue Sparks.

ST. LAWRENCE HOTEL.
BAS DU FLEUVE ST. LAURENT.
RIMOUSKI, P. Q.
Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bains, air pur, belles promenades en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche.
Prix raisonnables pour les familles.
A. ST. LAURENT & CIE.
PROPRIÉTAIRES.

LANDRY & THOMPSON,
Propriétaires d'Express et Charretiers Généraux
DEMENAGENT PIANOS MEUBLES ET
Voitures de plaisir couvertes et ouvertes
Résidence : 307 rue Rideau.
Commandes reçues aux No 157 rue Sparks
OTTAWA.

JONC D'OR SOLIDE
25c. pour un Jonc valant $2
Ce jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux lourdes lames d'or solide de 18 carats. Il est garanti ; il gardera son lustre et sa beauté pendant ces années. Une garantie "bona-fide," est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce jonc se vend généralement $2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de 18 carats. Pour introduire nos montres et nos bijouteries, nous enverrons ce jonc et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 25c. en timbres-postes. L'annonce d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adresser SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, C.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CLERY
A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et amenagé tout en neuf.
ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE

-MONTRES D'OR-
POUR—
DAMES.
Nous offrons en vente pour le moment le le plus Grand Assortiment de Montres en Or, ornées de Diamants pour Dames. Aussi quelques Bagues en Diamants, valant $20.00, données pour $11.00. Montres en Argent partir de $5.00 et plus. Montres en Or partir de $9.00 à $200.00. Argenterie et Pendules à des prix très bas, défiant toute concurrence.
BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL
98 RUE RIDEAU,
A. & A. F. McMILLAN

Guide d'Annonces.

NOUVEAUTES ET MODES.
BRYSON, GRAHAM & Cie. 146, 154 Sparks.
PIGEON, PIGEON & CIE. 44, 51 Rideau.
WOODCOCK, 316, 318 Wellington.
JOHN MURPHY & Co. 66, 68 Sparks.
LIBRAIRIE.
P. C. GUILLAUME, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
NEVILLE & Co. 47 Rideau.
ENCANTEUR.
C. LEVEQUE, 71 George
HOTELS ET RESTAURANTS.
HOTEL ST. LOUIS, 43 et 45 York
LE HUB, 548 Sussex.
BOIS ET CHARBON.
O. REILLY & HENEY, Bloc Russell
TOITURES
DOUGLASS et HAINES, 234 Wellington.
BUANDERIE
L. BELANGER, 100 Rideau.
THES
STROUD et BROS, 97 Rideau
EPICERIES.
J. CASEY, 294 et 96 Dalhousie.
CHAUSSURES.
R. MASSON, 102 Sparks.
MEUBLES.
HARRIS et CAMPBELL, Connor et Queen.
PEINTURES.
J. F. BELANGER, 159 Bank.
W. HOWE, Rideau.
GEO. PHILBERT, rue Dalhousie.
HORLOGERS.
A. F. MCMILLAN, 98 Rideau.
H. NOREZ, 30 Rideau.
J. E. TREMBLAY, 113 Rideau.
CHARROYAGE.
LANDRY et THOMPSON, Rideau.
PHARMACIE.
BELANGER et Cie. Rideau et Nicholas.
ASSURANCE.
A. C. LAROSE, 121 Rideau.
CHAPELLERIE.
R. J. DEVLIN, Sparks
PHOTOGRAPHIE.
STUDIO, 117 Sparks
S. JARVIS, 141 Sparks.
QUINCAILLERIE.
E. G. LAVERDURE, 69 et 73 William

MARVELLOUS DISCOVERY MEMORY
Mind wandering cured. Books learned in one reading. Twelve male from all parts of the globe. Prospectus post FREE, sent on application to Prof. A. Loisette, 237 Fifth Ave. New York.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE